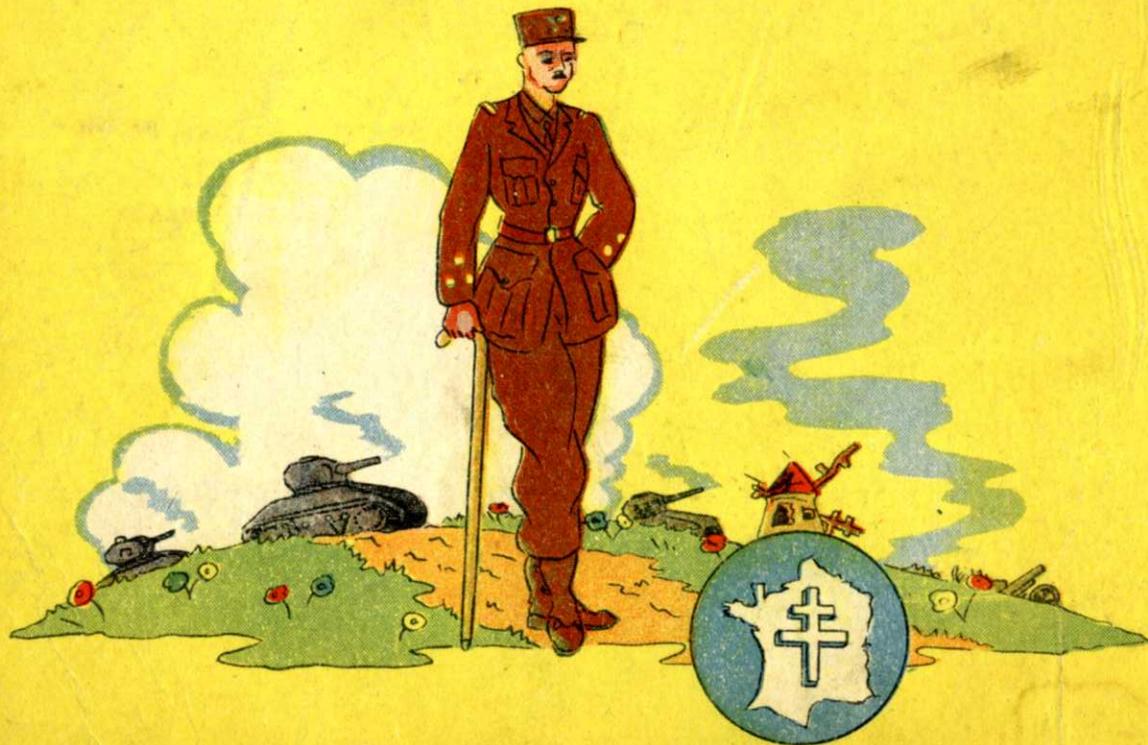


LA FERRIÈRE

# LA DIVISION LECLERC

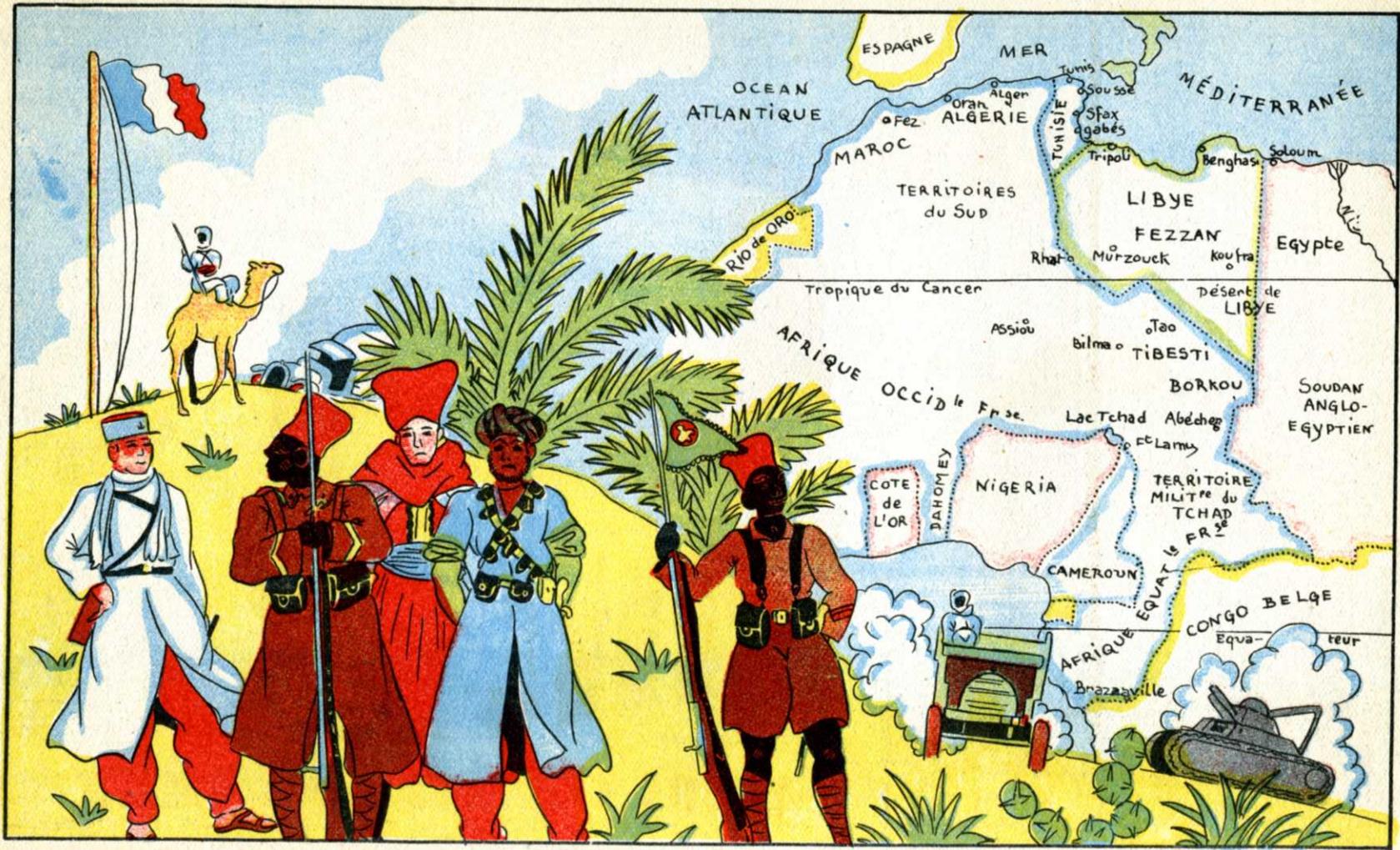


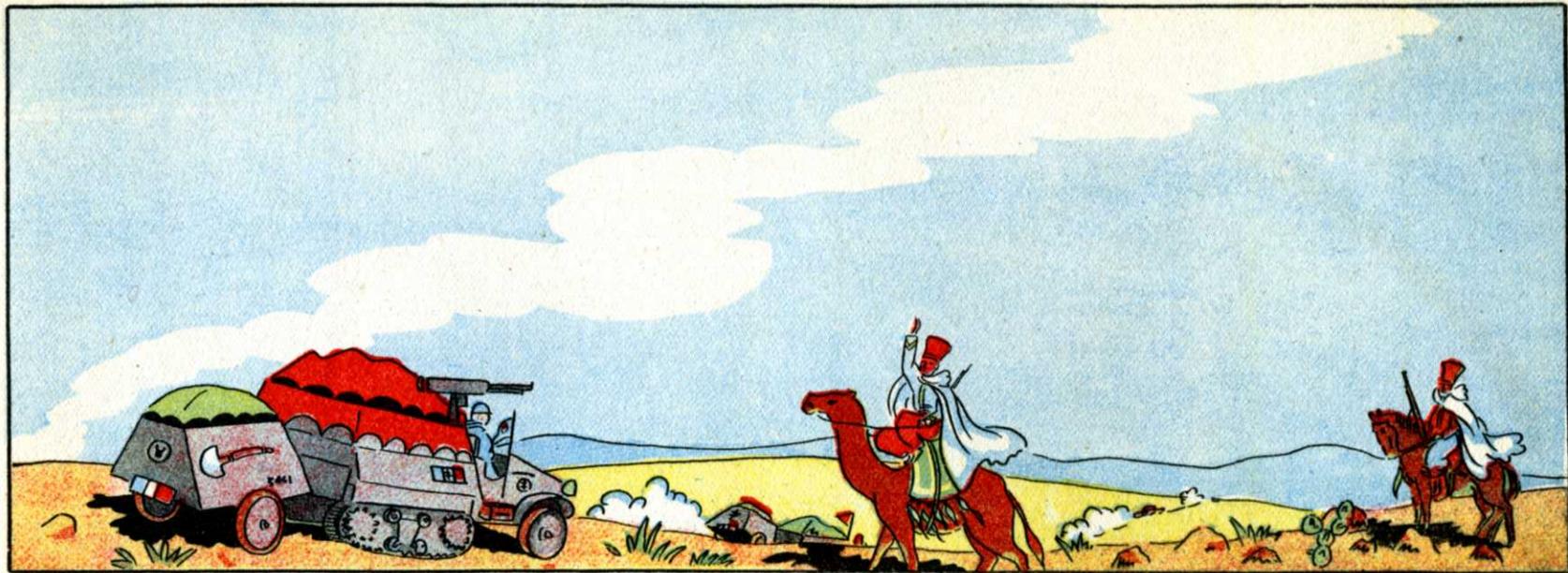
~  
sainte Yvonne et sainte Thérèse

LA FERRIÈRE

# LA DIVISION LECLERC





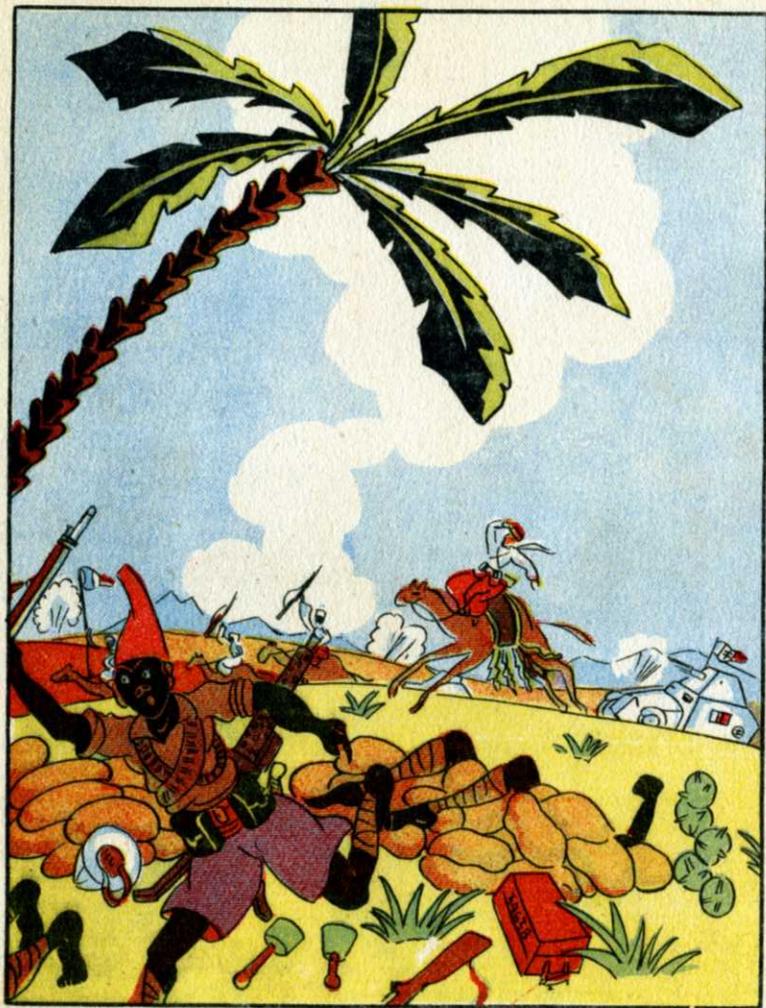


Au lendemain de l'Armistice, un jeune officier jusqu'alors inconnu, le capitaine Leclerc, entre dans l'histoire. Celui qui peut s'enorgueillir du titre de « Premier évadé des Offlags » rejoint à Londres le premier résistant de France, le général de Gaulle. Ne voulant pas douter du destin de la patrie, il fait sien l'axiome de son chef : « La France a perdu une bataille mais elle n'a pas perdu la guerre. »

Cet instructeur à Saint-Cyr, cet officier de cavalerie, émule de Lassalle, va se révéler le plus étonnant meneur d'hommes. Son esprit d'organisation pourvoiera aux imprévus, son cran fera le reste.

Passé d'Europe au Cameroun en octobre 1940, le capitaine Leclerc y parvient au moment où le gouverneur Eboué se rallie à la France libre du général de Gaulle. Par son ascendant, par cette foi ardente qui émane de toute sa personne, il entraîne le Cameroun dans la dissidence. Fanatisant le R. M. T. (régiment de marche du Tchad), il affirme avec lui la survivance de la France, en prenant l'offensive.

Grâce à Leclerc, comme aux Larminat, aux Monclar, aux Koenig, sur d'autres fronts, les troupes françaises ne cesseront pas un instant d'être présentes sur le théâtre des opérations.



« Qui tient le Tchad, tient l'Afrique », disait le général Mangin. Le colonel Leclerc, partisan acharné de « l'acte offensif », base ses troupes sur le territoire militaire du Tchad. Cet officier de spahis pour qui le Sahara n'a pas de secret cristallise autour de lui toutes les énergies. En décembre 1940, il pilote à travers le Tibesti une colonne improvisée, dotée d'un matériel vieilli, qui s'aventure dans une région désertique où les chenillettes s'enlisent dans les sables dès qu'elles s'écartent de la piste. Luttant de jour contre un soleil de feu, grelottant dans les nuits glaciales des tropiques, Leclerc et ses hommes suppléent à un armement insuffisant par une résolution acharnée. Après un périple inouï de 2.000 kilomètres, ils atteignent par surprise la colonie italienne du Fezzan. Le ravitaillement en essence est particulièrement difficile : Leclerc (tel Bonaparte durant la campagne d'Italie) propose à ses soldats de ravir à l'adversaire ce dont ils ont besoin.

L'ordre est exécuté : les postes ennemis attaqués à l'improviste sont pris et décimés. Le ravitaillement assuré, la « Colonne fantôme », comme la surnommaient les Italiens, avec ses effectifs insuffisants pour assurer la garde des territoires soumis, se retire dans l'immensité saharienne.

En aucun moment, la confiance de Leclerc en la réussite ne l'abandonne, il sent les regards de ses hommes fixés sur lui et, devançant les défaillances possibles, il les annihile par cet ordre du jour du 3 décembre 1940 : « Jamais nous ne devons céder au découragement. »

Sa tactique est de porter la guerre chez l'ennemi, réalisant cette double gageure de protéger ses arrières, de harceler et de démoraliser les Italiens en surgissant là où nul ne l'attend.

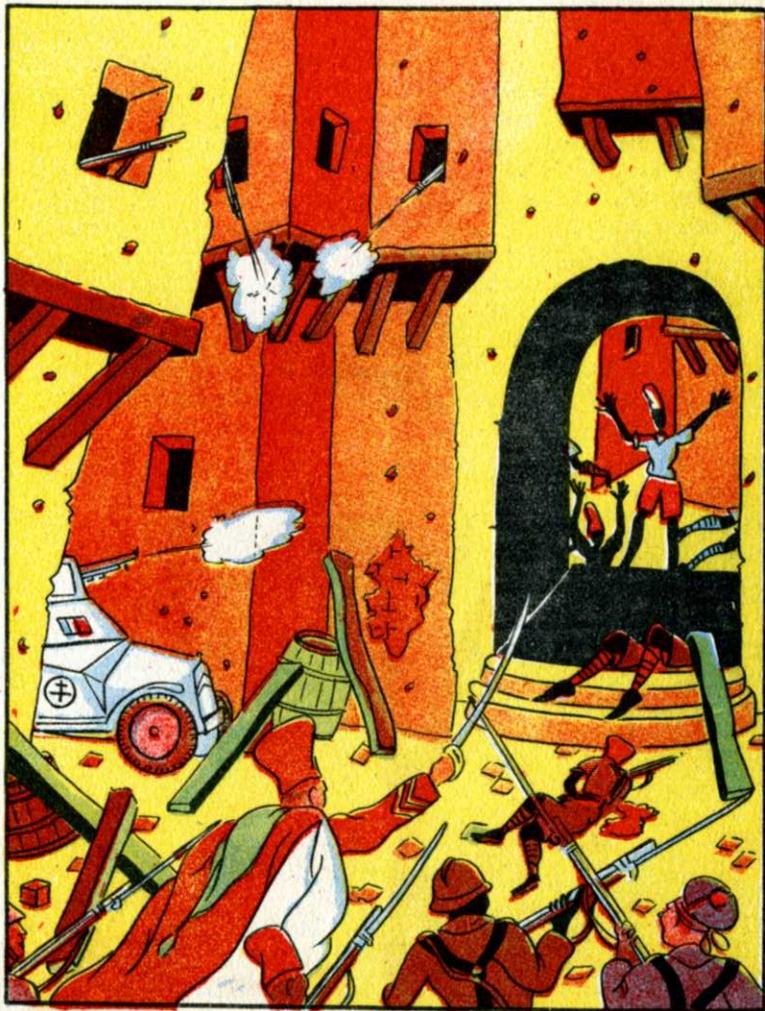
Un des premiers objectifs enlevés est le bordj fortifié de Murzouk devant lequel, hélas! le R. M. T. voit tomber son chef, le colonel d'Ornano, frappé en abordant la position.

Puis, en janvier 1941, l'épopée de Koufra s'inscrit sur les fanions des F. F. L. (Forces françaises libres) de Leclerc. Ils sont quatre cents, dont une centaine de combattants, quand ils affrontent les douze cents Italiens fortement retranchés dans le fort du Tag. La supériorité en auto-mitrailleuses avantage encore l'ennemi qui s'appuie en outre sur l'aviation dont les nôtres sont totalement dépourvus. N'importe! Leclerc ordonne l'attaque: au bout de douze jours, le bastion italien capitule, nos couleurs claquent sur Koufra pour n'être plus jamais amenées. Un officier italien, prisonnier, résumait ainsi notre victoire: « Seuls ces démons de Français pouvaient faire cela! »

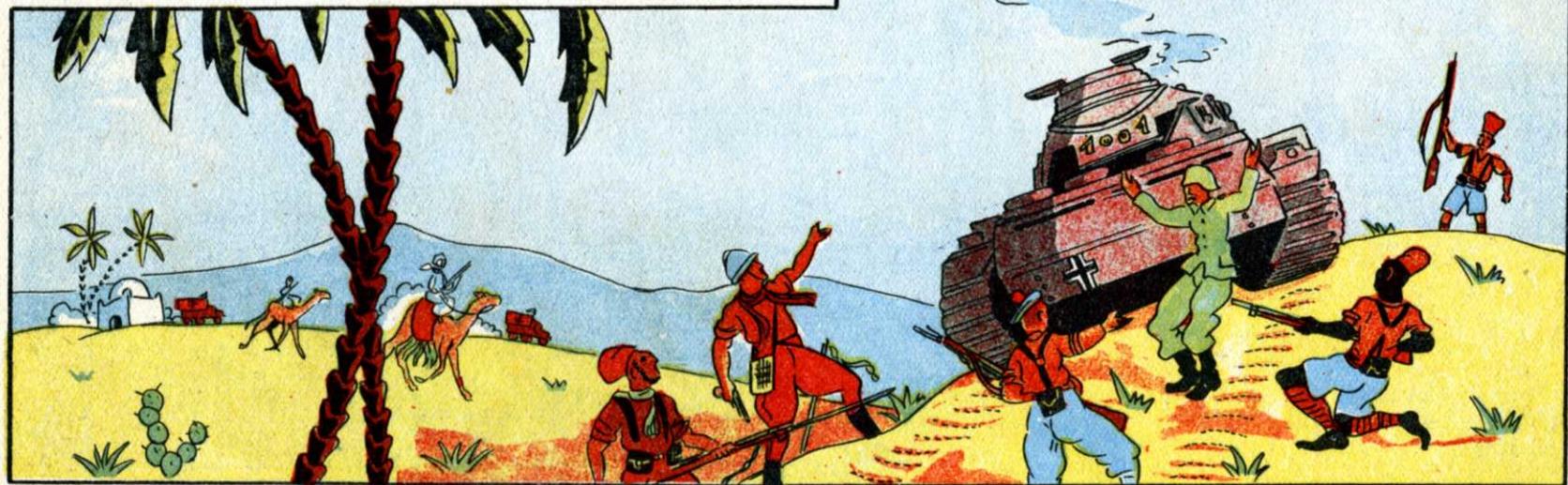
En mars 1942 le général Leclerc dirige un nouveau raid sur le Fezzan libyen, semant la panique dans les rangs italiens. Le 19 décembre de la même année, son groupe modernisé déclenche une foudroyante offensive qui, en quarante-deux jours, le rend maître de tout le Fezzan, un territoire grand comme la France.

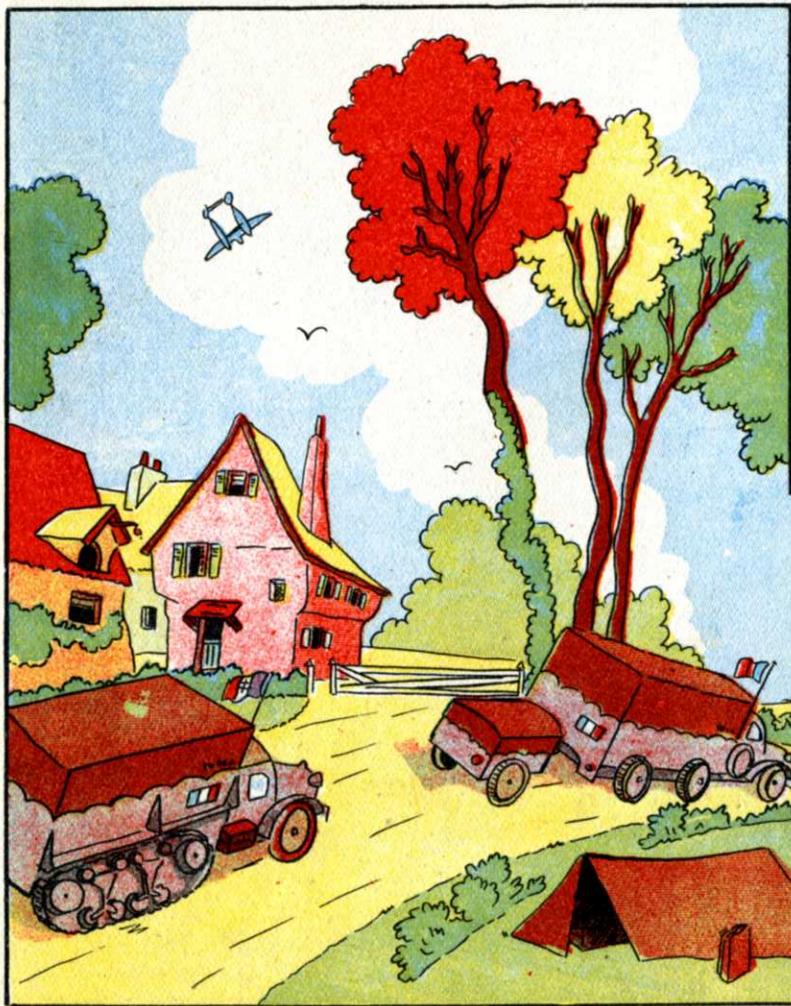
Le communiqué n° 16 du 12 janvier 1943 résume ce prodige: « En moins de trois semaines les troupes françaises de la France combattante ont conquis tout le territoire du Fezzan. Elles ont pris 700 prisonniers, 40 canons, 18 chars et un nombre important d'armes et de véhicules. »

Leclerc décroche à la pointe de sa canne légendaire cette magnifique citation: « Vient de montrer à l'ennemi qu'il n'en avait pas fini avec l'armée de la France. » Il entre victorieux dans Tripoli le 24 janvier 1943.



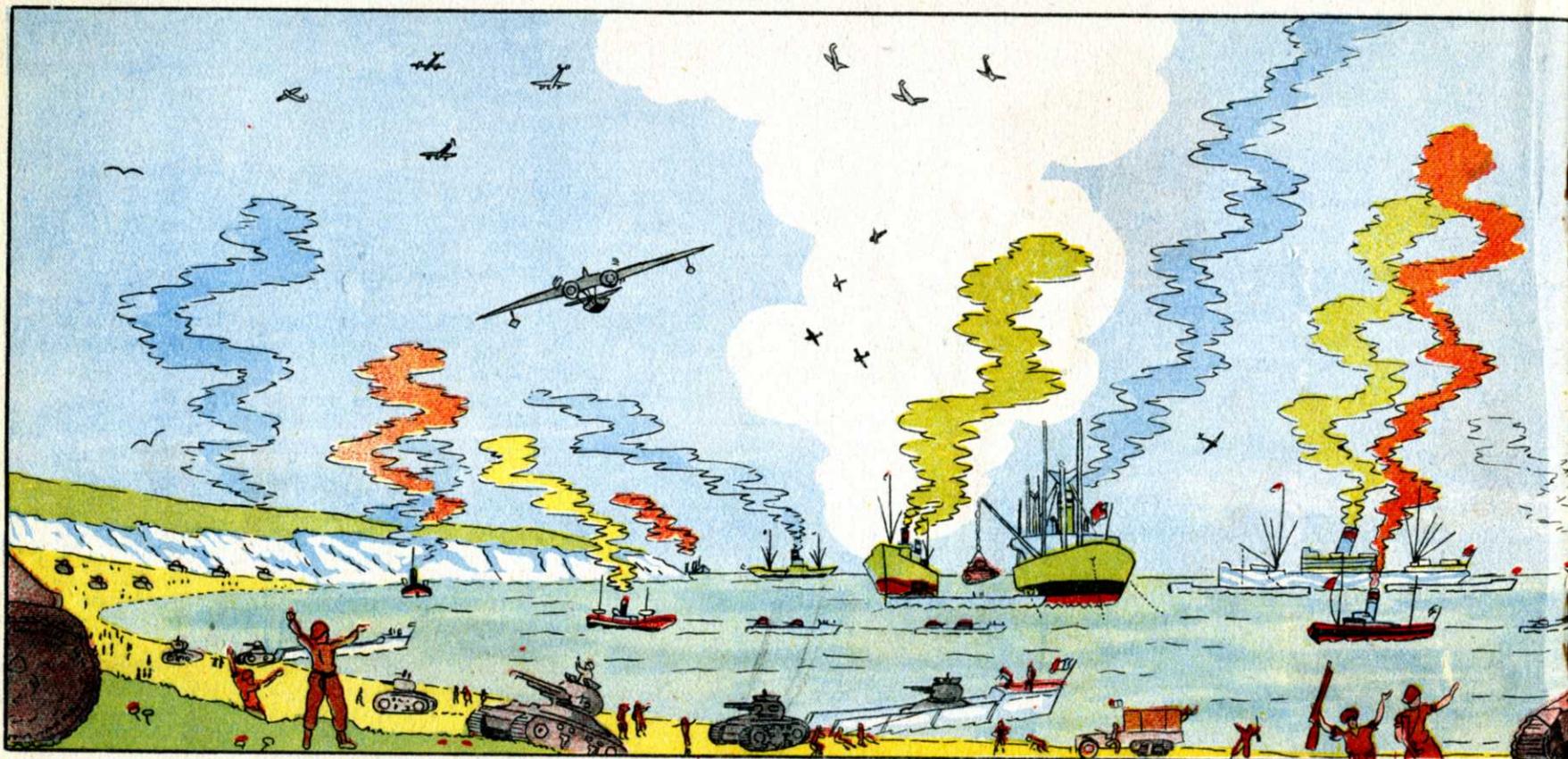
Le R. M. T. reçoit à l'occasion de ce baroud d'honneur sa deuxième citation et la fourragère rouge. Il opère en outre sa jonction avec la VIII<sup>e</sup> armée britannique et les F. F. L. de Larminat, de Koenig, et de Monclar, les vainqueurs de Massoua, de Kéren et de Bir-Hakeim. Toujours à l'avant-garde, les troupes de Leclerc contournent à l'ouest la ligne Mareth couvrant le sud tunisien. Pour la première fois elles combattent sur un territoire français. Elles talonnent la retraite adverse, lui arrachant Gabès de haute lutte, libèrent Sousse, infligent de sanglants échecs aux « panzers » du maréchal Rommel et couronnent cette mémorable campagne, aux côtés des Américains, par la conquête de Tunis, le 9 mai 1943.





L'Allemand chassé d'Afrique, le prestige de la « Force libre » groupe autour d'elle l'afflux des volontaires : spahis, fusiliers marins, soldats d'Afrique, patriotes. Le général Anderson, commandant l'armée britannique, rend un solennel hommage à ces soldats qui, « mal armés, ont combattu selon la grande tradition de l'armée française, faisant renaître sur le sol tunisien les gloires de la France ». Les F. F. L. volent maintenant vers d'autres fortunes. Au Maroc, leurs éléments se concentrent et s'organisent, puis, futurs pionniers de la campagne de France, passent secrètement en Angleterre.

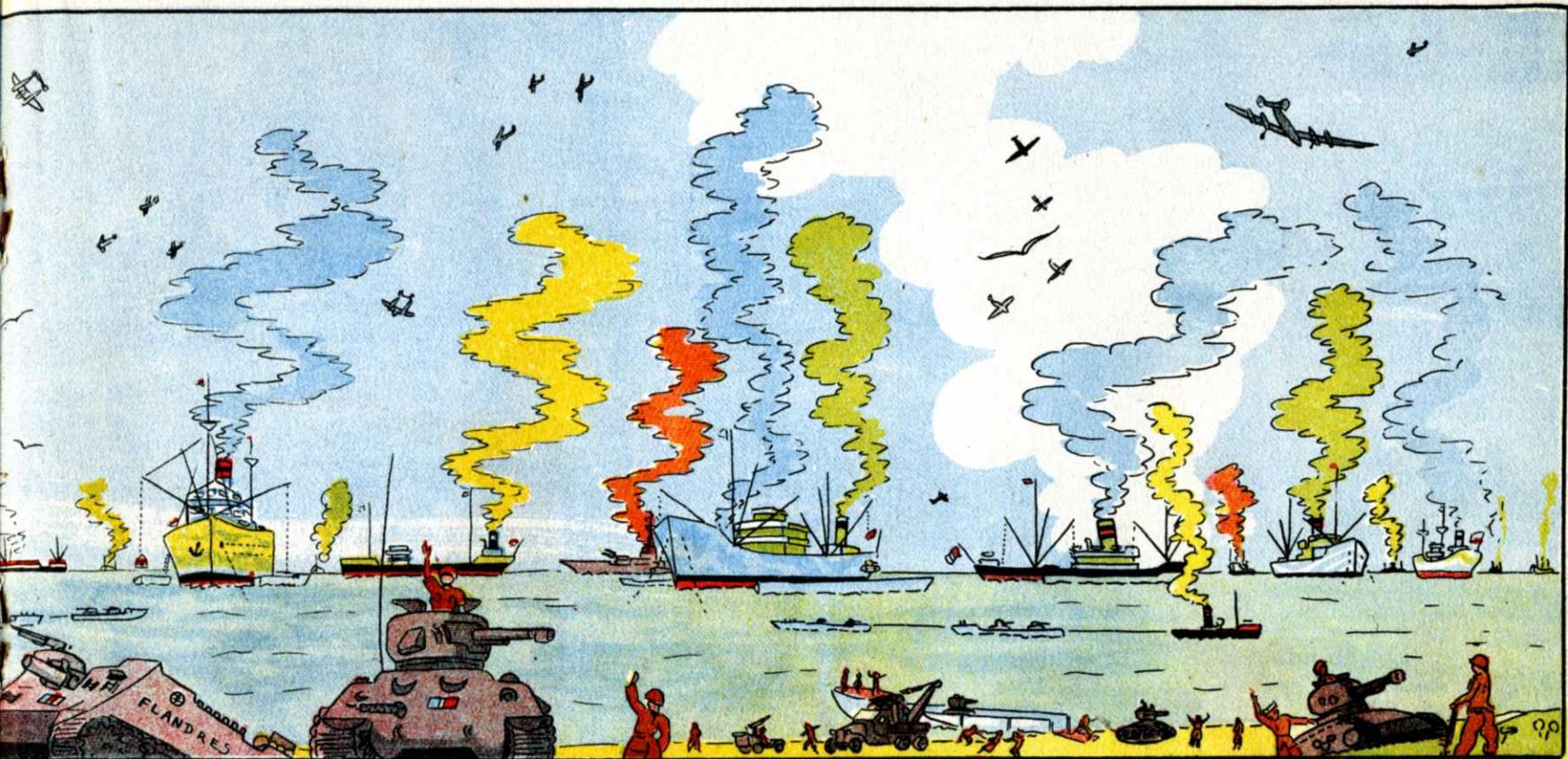
De partout, d'Afrique du Nord, de France, les volontaires affluent; de Grèce même de jeunes officiers hellènes réussissent à s'échapper et demandent à servir dans l'armée Leclerc comme simples soldats.



Dans les comtés du sud d'ultimes apports français parviennent au général Leclerc, de Grande-Bretagne et des Etats-Unis. Avec patience et méthode il amalgame et entraîne ses hommes, constitue cette

magnifique division à laquelle il sait, le moment venu, pouvoir assigner n'importe quelle tâche...

Conducteurs et servants se familiarisent avec le récent matériel, solide et varié, fourni par l'Amérique.

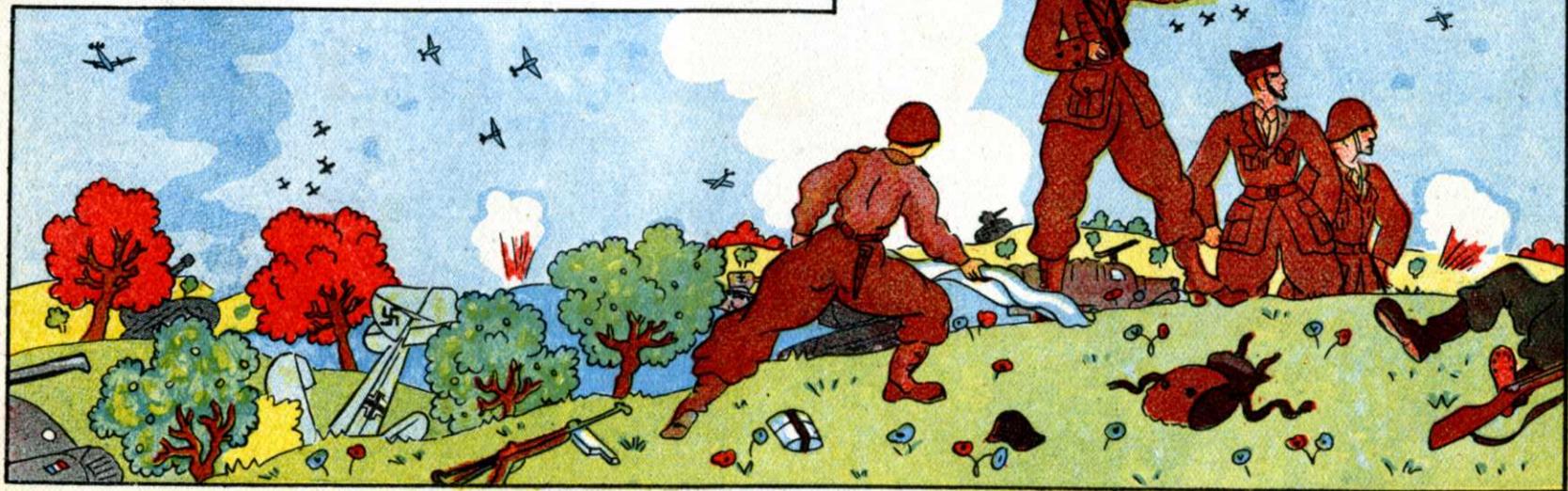


Dans une discipline souple et compréhensive, l'esprit de corps se crée grâce à cette ambiance d'amicale hospitalité dont les entourent nos alliés insulaires. Enfin sonne l'heure H! La division s'embarque :

c'est une vraie fête. Les hommes sont si sûrs du triomphe que, durant la traversée, ils disputent entre eux des matches de boxe amicaux. Bientôt le débarquement s'effectue sur les côtes du Cotentin.

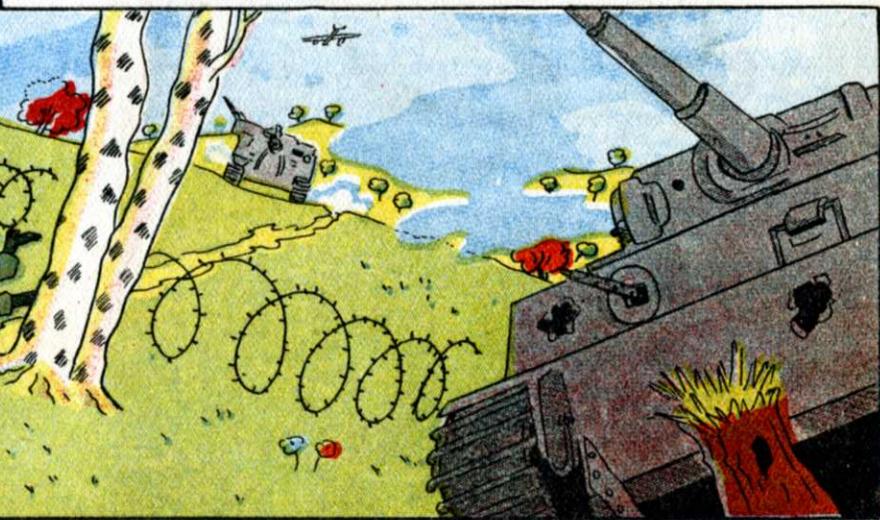
Tout se passe suivant le plan prévu : sans pertes. Les péniches déversent sur les plages normandes leurs effectifs et leur formidable matériel. Le spectacle est extraordinaire de ces centaines de navires qui abordent le rivage sous la protection d'une aviation puissante. Leclerc — comme partout — est le premier à terre. Des dunes surgissent des milliers d'Américains qui l'acclament; mais le chef de la 2<sup>e</sup> D. B. (division blindée) se dérobe à cette ovation : de plus graves pensées l'absorbent. Son unité rattachée à l'armée américaine Patton — ce général cow-boy qui dépasse toujours ses objectifs — se regroupe et, tapie sous les pommiers normands, attend l'ordre d'attaque.

Elle n'attendra pas longtemps!





Les Américains ayant percé par surprise le front allemand sous Avranches, la Division Leclerc se rue dans la trouée. Elle endosse sa part glorieuse des horions à recevoir... et à porter. Cette prise de contact est excellente, Leclerc tient bien en main tous ses atouts, engage ses blindés sur la route du Mans, puis, remonte en force vers Alençon par la rive droite de la Sarthe. Ses brigades sont magnifiques d'allant; leurs tanks mènent la vie dure aux « Tigres » boches. Ceux-ci sont embusqués dans le bocage, défilés dans les chemins creux, dissimulés dans les broussailles. Chaque taillis cache une mitrailleuse, chaque bouquet d'arbres est transformé en citadelle. Partout l'ennemi a l'avantage de la position; néanmoins nos pertes sont inférieures aux siennes et rien ne peut enrayer notre avance.





Et c'est, à travers la Normandie, la course légendaire de la « Division Leclerc » qui bouscule toute résistance. En flèche, Leclerc entraîne à sa suite une légion infernale. Il entre le premier dans Alençon, sa canne d'une main, son revolver de l'autre. Dans l'hôtel de ville délabré, il étale ses cartes d'état-major sur une table boiteuse, sa canne posée dessus pour empêcher les courants d'air de les enlever. Calme comme à la manœuvre, il transmet ses ordres dans le tohu-bohu du combat, presque cerné par les Allemands qui résistent farouchement.

La ville nettoyée, il fixe sur sa manche sa troisième étoile de divisionnaire : il avait voulu la mériter ; sa bataille gagnée, il l'arbore.

Sans laisser de répit à l'adversaire désorganisé, la division pousse ses pointes vers Argentan, appuyant sa droite sur la 5<sup>e</sup> division blindée américaine et sa gauche sur un groupe de cavalerie. A Ecouché, une forte contre-offensive ennemie est réduite à néant et dans Argentan même, les « Shermans » s'accrochent furieusement aux « panzers » teutons. Ils les expulsent de la ville. Un certain flottement commence à se manifester dans le repli allemand. Déjà, sur certains points, les officiers perdent le contact avec leurs hommes et les unités se trouvent enchevêtrées. Les voitures sanitaires, les convois de ravitaillement encombrant les routes bombardées par l'aviation alliée.

Puis c'est la réduction de la poche de Bourg-Saint-Léonard et la mêlée homérique de la forêt de Bouffergue. Mais un invisible aimant fascine les soldats de Leclerc : Paris, vers lequel ils dévalent par Sées, Mortagne et Rambouillet, réduisant au passage les derniers éléments d'arrière-garde.

La population leur fait un accueil enthousiaste.

Enfin, la tour de Montlhéry se profile sur l'horizon. Sentinelle avancée de la capitale, qui au temps de saint Louis gardait la route de Paris à Orléans, qui vit passer les chevaliers bardés de fer sur leurs destriers, elle est toujours là, imposante, grandiose; elle domine aujourd'hui le long ruban d'acier des brigades blindées qui serpente dans la plaine où de petites cultures maraîchères dessinent un quadrillage bariolé.

La Division est déchaînée. Applaudie par les populations qui clament leur allégresse, éclairée par les courageux F. F. I., elle brise les dernières défenses. Un tankeur enthousiaste déclarait après la marche sur Paris : « Les obus faisaient demi-tour devant nous ! »

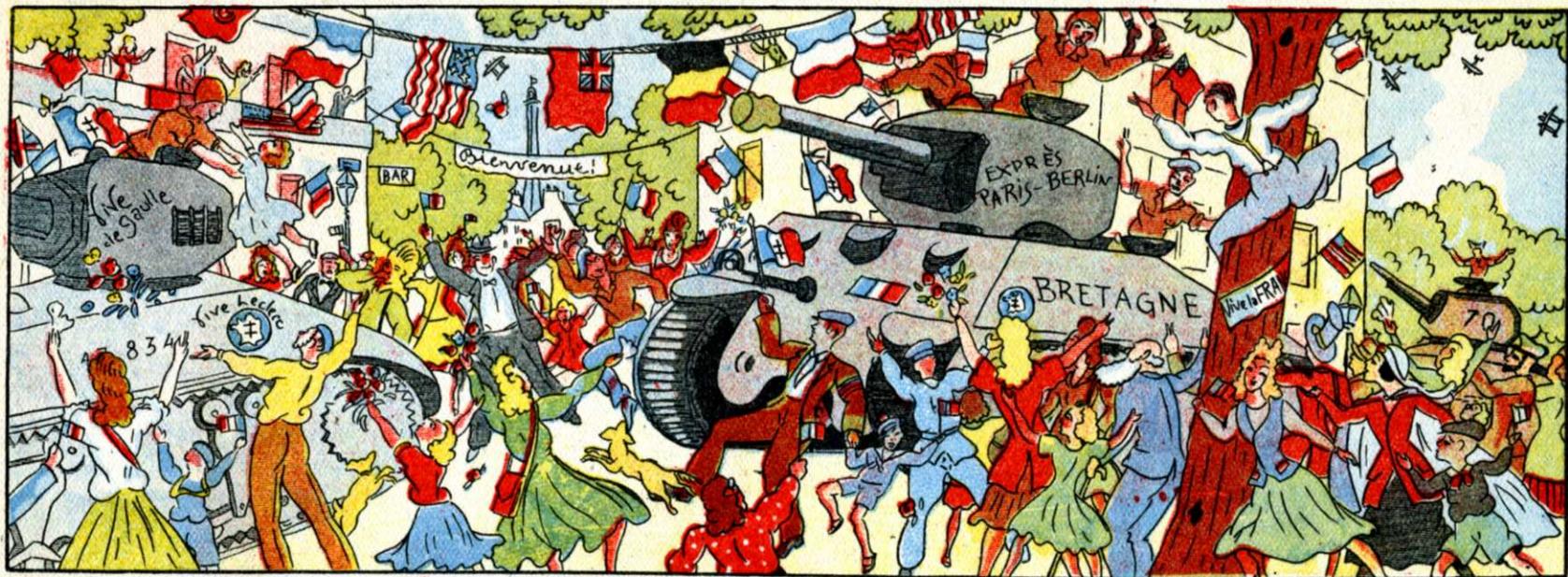
Cependant, à Jouy-en-Josas, les chars d'avant-garde tombent dans un traquenard.

Atteints de plein fouet par l'artillerie adverse, quelques blindés s'immobilisent. Les équipages sautent à terre et crânement, à la française, attaquent au mousqueton.

Cette poignée de héros surprend ceux qui les cernent et nos douze Français font quarante-deux prisonniers. Revenant dans nos lignes, pris sous le tir de barrage allemand, les Fritz veulent se coucher, mais leurs vainqueurs, debout, les obligent à se relever. Tous sortent par miracle de cet enfer, sans une égratignure.

La Division n'est plus qu'à une dizaine de kilomètres de Paris. Déjà elle s'est fragmentée pour entrer par plusieurs directions dans les faubourgs. A Longchamp, une batterie de D. C. A. allemande tire sur les éléments qui traversent Clamart. Elle est bientôt réduite au silence et n'aura fait que peu de victimes.





C'est l'épreuve suprême. Le vendredi 25 août, toute la Division, sous un soleil d'apothéose, entre dans la capitale. Ah! le beau jour, petits enfants, où les cœurs de toute la France battaient à l'unisson, dans l'ivresse de la délivrance, avec ce nom qui revenait comme un refrain : « De Gaulle! Vive de Gaulle! » Les libérateurs sont fêtés, acclamés, adulés; mais eux, pensant n'avoir pas encore assez mérité, enlèvent trois jours après le camp du Bourget, âprement disputé.

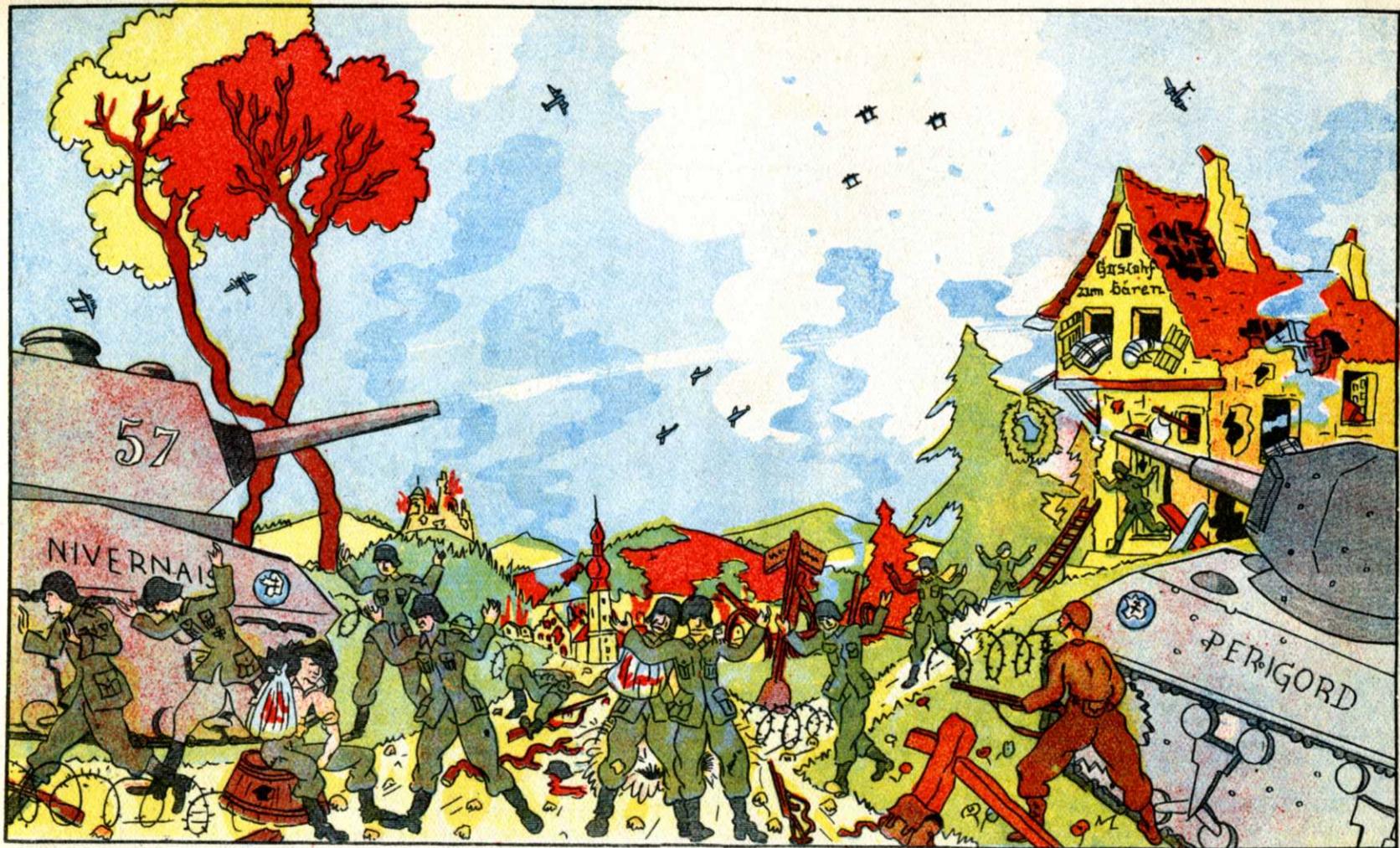
Malgré leurs abris bétonnés six cents Allemands restent sur le terrain.

Pendant une quinzaine de jours nos soldats cantonnent sous les frondaisons du Bois de Boulogne. Mais d'autres tâches les appellent, d'autres régions de France sont encore sous la botte teutonne.

Paris n'aura été qu'une halte.

Moissonnant de nouveaux lauriers, la Division Leclerc par la Bourgogne et les marches lorraines avance irrésistiblement vers l'Est.

Les vœux de tous les Français accompagnent ceux qui dans le tonnerre de leurs chars font claquer les trois couleurs de France, auréolant la croix de la victoire « nach Berlin »!





D. I. 4<sup>e</sup> trimestre 1944.  
N° 1 Éditeur.  
N° C. O. L. 31.3.029 Imprimeur

Imprimé en France.  
Copyright by Éditions d'Art ATHOS.  
Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous pays.  
Censure N° 204.

Imprimerie de Sceaux  
Sceaux (Seine).





Éditions d'Art ATHOS  
5, rue Rousselet, Paris-7<sup>e</sup>.